Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

31 | 2003

Les *Aventures de Télémaque*. Trois siècles d'enseignement du français. II.

Télémaque en Espagne (1699-1799). Réception, traductions, malentendus

Juan Francisco García Bascuñana

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/1362>

DOI : 10.4000/dhfles.1362

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Juan Francisco García Bascuñana, « *Télémaque* en Espagne (1699-1799). Réception, traductions, malentendus », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 31 | 2003, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 12 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1362> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.1362>

Ce document a été généré automatiquement le 12 juillet 2022.

Tous droits réservés

Télémaque en Espagne (1699-1799). Réception, traductions, malentendus

Juan Francisco García Bascuñana

- 1 Une série de questions s'imposent au début de cette étude : existe-t-il une possible « exception » dans la réception du *Télémaque* en Espagne, tout spécialement au long du XVIII^e siècle ? Et si l'on admet cette possibilité, quelles en sont donc les causes ? Ce sont de strictes raisons de goût littéraire ou les raisons politiques et religieuses y sont pour quelque chose ? Fénelon a-t-il été victime en Espagne de certains soupçons qui auraient conditionné la diffusion de son œuvre ? Voici donc des interrogations auxquelles nous tâcherons de répondre dans les pages qui suivent.
- 2 Pour cela il convient de se tourner, d'abord, vers l'historien et hispanisant français Joseph Pérez, qui nous signale dans son *Histoire de l'Espagne* (2000 : 302) l'importance du *Guide spirituel* de Miguel de Molinos, ouvrage publié en 1675 et qui atteignit un énorme succès dans toute l'Europe. Ce livre fut immédiatement traduit en italien, en français, en allemand, en anglais, en néerlandais... jusqu'à ce que Rome le condamnât en 1687. Mais cette condamnation coïncida avec le développement en France de la polémique sur le quiétisme et provoqua l'affrontement célèbre de Fénelon avec Bossuet. Nous pensons que l'avenir de l'œuvre de Fénelon en Espagne pourrait s'expliquer et se justifier en partie, au moins dans un premier moment, dans cet épisode de l'histoire politico-religieuse. Car même si on donnait raison à Marcelino Menéndez Pelayo (1880-1882 : II, 253-262) et si l'on admettait que les théories de Molinos ont été pratiquement ignorées en Espagne, il faut rappeler pour autant qu'il ne s'agissait certainement pas d'un sujet mineur pour les Espagnols que cette polémique à propos du quiétisme. Elle aurait pu contribuer à revivifier un des soucis majeurs de l'Inquisition espagnole – pleinement en vigueur, ne l'oublions pas, à la fin du XVII^e siècle – celui concernant le mysticisme et l'illuminisme. Vieille querelle de plus d'un siècle qui avait conduit, entre autres, devant les tribunaux de l'Inquisition, deux figures religieuses et littéraires : Jean de la Croix et Thérèse d'Avila. Menéndez Pelayo a beau

dire (*ibid.*) que les théories de Molinos n'avaient rien à voir avec celles des mystiques espagnols qui l'avaient précédé, le fait est que l'illuminisme récupère, avec Molinos, une qualité comparable à celle des premières manifestations, à une époque où l'on n'avait pas encore tracé des frontières nettes entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie (Pérez 2000 : 302).

- 3 Voici peut-être une raison pour que l'œuvre de Fénelon, y compris le *Télémaque*, ait pu être suspecte dans cette Espagne encore surveillée de près par l'Inquisition¹. Ce n'est probablement pas un hasard – et en tout cas on a le droit de se poser la question à ce sujet – si la première traduction en espagnol des *Aventures de Télémaque* fut pas publiée en Espagne mais à La Haye en 1713, chez l'imprimeur Adrian Moetjens, encore du vivant de Fénelon. Il y aurait plusieurs questions à poser à propos de cette édition dont on ignore le traducteur. Elle a vu le jour la année où commençaient les négociations des Traités d'Utrecht (1713-1715) qui mettaient fin à la Guerre de la Succession d'Espagne et reconnaissaient définitivement le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, comme successeur de Charles II, mais qui confirmaient aussi la perte des dernières possessions espagnoles en Europe. La prudence a-t-elle conseillé de publier cette première traduction espagnole du *Télémaque* loin de l'Espagne pour éviter des ennuis avec un Saint-Office toujours aux aguets ? Ou tout simplement la guerre qui ravageait à ce moment-là la Péninsule Ibérique a-t-elle été une raison de poids qui a pu empêcher une telle entreprise ? Ou encore, la présence d'une forte délégation espagnole aux Pays-Bas pouvait-elle inviter à traduire un livre qui était aussi, ne l'oublions pas, un traité moral et de bon gouvernement ? Mais nous ne devrions pas laisser de côté de pures raisons de politique éditoriale à propos de cette traduction « hollandaise ». On pourrait imaginer même une vaste opération commerciale où la recherche de bénéfices y serait pour quelque chose. À une époque où le monde de l'édition commence à se distinguer de celui de l'imprimerie, publier un ouvrage à succès traduit dans les « grandes langues européennes » pouvait devenir une affaire économique non négligeable. Que cette édition se fit dans une maison hollandaise, c'était sans doute la conséquence d'une longue tradition qui avait donné lieu à un important réseau d'imprimeries et de maisons d'édition en Flandre et aux Pays-Bas. Un témoignage de 1699, cité par Paul Hazard (1968 [1961] : I, 121)², nous renseigne à ce propos :

Dans toute la terre il n'y a que dix ou douze villes où l'on imprime un nombre considérable de livres. En Angleterre : Londres et Oxford ; en France : Paris et Lyon ; en Hollande : Amsterdam, Leyde, Rotterdam, La Haye et Utrecht ; en Allemagne : Leipzig ; et voilà presque tout.

- 4 Et l'auteur de *La crise de la conscience européenne* de renchérir avec ses propres mots (*ibid.* : 122) :

Cinq grands centres [hollandais] de librairie, quand l'Angleterre et la France n'en comptaient guère que deux chacune : c'est une belle proportion. Il y avait, nous dit-on, quatre cents imprimeurs ou libraires à Amsterdam. Ils n'étaient pas seulement Hollandais, mais Allemands, Français, Anglais, Juifs. On trouvait parmi eux d'excellents esprits, qui ne s'intéressaient pas seulement à la partie commerciale de leur métier ; et aussi des forbans [...] les livres pullulaient : ceux que l'on trouvait ailleurs ; et ceux que l'on ne trouvait nulle part. Un manuscrit trop hardi n'avait pas preneur en France, sinon grâce à ces relâchements d'autorité qui sont dans l'humour du pays ; il était encore plus difficile de le publier en Italie ; en Espagne et au Portugal, l'entreprise était quasi désespérée.

- 5 En tout cas, c'est pour dire l'importance accordée à l'ouvrage de Fénelon, très tôt présent dans les imprimeries hollandaises. D'autre part, la publication d'ouvrages en espagnol à l'étranger n'allait pas s'arrêter tout au long du XVIII^e siècle, aussi bien pour ce qui concerne les traductions que les ouvrages originaux en espagnol, et cela pour une double raison : d'abord, le manque d'une politique éditoriale sérieuse dû aux restrictions existant en Espagne depuis les temps de Philippe II, et même avant, à propos de la diffusion des livres ; ensuite, les risques mêmes qu'impliquait la surveillance constante du Saint-Office (Defourneaux 1963 : 15-34). On a beaucoup discuté à ce propos et d'aucuns ont même conclu que l'Inquisition était une institution déclinante et inoffensive, témoignage inopérant d'un temps révolu. Ce n'est pas ce que pense un des plus grands connaisseurs de l'Espagne du XVIII^e siècle, l'hispanisant français Jean Sarrailh (1954 : 292) :

Ainsi les temps avaient changé. La perte – par éclipses – de la faveur royale explique que l'Inquisition ait nécessairement usé de plus de modération dans la poursuite des hommes et de la pensée modernes. Mais, que l'on ne s'y trompe pas ; malgré la « disgrâce » dans laquelle elle est tombée, elle n'en continue pas moins sa garde vigilante et multiplie édits, enquêtes et procès, par suite d'innombrables dénonciations toujours accueillies avec complaisance.

- 6 Ainsi donc, le Saint-Office, d'après Sarrailh, était toujours vigilant au XVIII^e siècle. Mais malgré l'existence de ces entraves, en 1723, un quart de siècle après la première édition des *Aventures de Télémaque* en français, la traduction espagnole de La Haye fut publiée intégralement à Madrid³. Entre-temps, depuis 1713, les circonstances politiques avaient quelque peu changé. Philippe V, malgré l'opposition de certaines provinces, s'était imposé définitivement sur le trône espagnol et avait entrepris une politique centralisatrice et modernisatrice du pays suivant le modèle français : les traces de la Maison d'Autriche étaient définitivement effacées au profit de la monarchie des Bourbons. Une certaine francisation de l'Espagne avait alors débuté à travers la création d'une série d'institutions d'origine française telles que l'Académie Royale Espagnole, la Bibliothèque Royale, le Séminaire des Nobles⁴, etc. Sans compter qu'une certaine familiarité du roi lui-même avec le contenu du livre de Fénelon, dont il avait suivi l'enseignement quand il était duc d'Anjou, en même temps que son frère aîné le duc de Bourgogne, a pu aider alors à la diffusion du *Télémaque* au sud des Pyrénées (García Cárcel et al., 2002 : 45).
- 7 Ainsi donc cette traduction espagnole de La Haye eut un long succès, puisqu'elle fut réimprimée à plusieurs reprises en Espagne et à l'étranger pendant près d'un siècle. S'il faut croire Álvarez-Barrientos (1991 : 188), l'influence du *Télémaque* a bel et bien existé. Ce seraient, d'après lui, les moralistes et les romanciers qui auraient surtout subi cette influence, ce qui avait déjà porté, cent ans auparavant, Menéndez Pelayo lui-même (1882-1891 : II, 627-628), toujours peu enclin à vanter des auteurs étrangers (*ibid.*), à faire l'éloge du livre de Fénelon à propos des singulières valeurs littéraires de cette « oeuvre de transition ». Lorsque Menéndez Pelayo écrit cet éloge de Fénelon, le temps du *Télémaque* en Espagne était bien loin. L'érudit espagnol se borne donc à une étude littéraire de l'ouvrage de Fénelon dans lequel il ne tient pas compte d'autres répercussions. Et pourtant l'intérêt de Menéndez Pelayo à l'égard du *Télémaque* est indéniable, le décalage chronologique l'aidant, d'ailleurs, à l'analyse au-dehors des positions passionnées des hommes de lettres et des écrivains espagnols du XVIII^e siècle. On a beaucoup discuté alors à propos du *Télémaque*. C'est autant sa dimension littéraire que la dimension moralisante et pédagogique, en tout cas beaucoup plus que la

dimension politique, qui attira l'attention de certaines élites cultivées espagnole du XVIII^e siècle et du premier tiers du XIX^e. La réception du *Télémaque* en Espagne coïncida par hasard avec la redécouverte de *Don Quichotte*, délaissé et oublié par les compatriotes de Cervantès pendant plus de cent ans. Et une question naquit très tôt à propos du genre littéraire exact de ces deux ouvrages, tenus pendant un certain temps comme des poèmes, ou plus exactement des poèmes épiques. Beaucoup d'écrivains de l'époque participèrent donc à un long débat « patriotico-littéraire » pendant les premières années de la réception du *Télémaque*.

- 8 Il est vrai que Fénelon avait donné à son livre une forme qui déconcerta ses contemporains et ceux qui les suivirent immédiatement : ils le tinrent surtout pour un roman, donc pour un ouvrage futile, même mondain, et cela malgré les protestations de ses partisans en France et ailleurs qui tenaient à souligner les aspects d'épopée épiques du *Télémaque*, à faire ressortir ses traits les plus classiques. Mais une chose est certaine, ce n'est pas par hasard que le *Télémaque* a été rapproché de *Don Quichotte*, tous les deux étant de vrais « hyper-romans » où il était permis de tout mettre. C'était peut-être pour cela, qu'au-delà du zèle patriotique qui poussait toujours à trancher pour l'ouvrage espagnol quand il fallait comparer, l'ouvrage attira un bon nombre de lecteurs espagnols, les différentes éditions en castillan qui se succèdent périodiquement entre 1713 et 1798 étant une preuve incontestable de cet intérêt. Cela sans compter ceux qui le lisaient directement dans l'original, comme le prouvent le grand nombre d'exemplaires du *Télémaque* en français existant dans les bibliothèques espagnoles. Et pourtant, sans avoir jamais été interdit formellement en Espagne, le *Télémaque* fut toujours tenu, à cause peut-être de son format « encyclopédique », pour un livre quelque peu suspect. En 1771, dans une liste de livres expurgés ou interdits par l'Inquisition, figure à côté des *Oeuvres philosophiques* de La Mettrie (Sarriailh, 1954 : 293). Mais malgré ces préventions à son égard, il figure toujours parmi les livres dont il faut tenir compte obligatoirement quand on veut, au XVIII^e siècle, présenter ou faire le bilan de la littérature française des siècles précédents ; l'ouvrage de Fénelon servant très souvent, au-delà des méfiances de l'Inquisition, de repère incontournable de ce que l'*ilustrado* Francisco María de Silva⁵ appelle, dans sa *Década epistolar sobre el estado de las letras en Francia*⁶ (Madrid, 1781) « la partie la plus saine de la philosophie et de la littérature de cette insigne ville de Paris », pour l'opposer à celle qu'il considère la partie la plus contestataire et la plus provocatrice de la littérature des Lumières. Ce ne serait pas pour autant une vraie prise de position, mais une mesure de prudence, en tant que fin connaisseur de la réalité espagnole de son temps, pour écarter éventuellement des ennuis politiques. Quoi qu'il en soit, notre *ilustrado* avait la clairvoyance suffisante pour ne pas mettre dans le même sac Fénelon et La Mettrie comme faisait le Saint-Office.
- 9 Mais pourquoi donc à cette date de 1771, les censeurs du Saint-Office n'avaient-ils pas hésité à condamner un ouvrage qui en principe faisait partie de « cette partie saine » de la littérature française, d'après les mots de Francisco María de Silva ? On serait tenté de voir seulement, ou en tout cas surtout, des raisons politiques dans ce rejet de l'ouvrage de Fénelon. Bien sûr celles-ci y sont pour quelque chose, ce qui expliquerait, et cela dès le moment de sa publication en 1699 – il est bien connu, sans le consentement de son auteur – la réaction courroucée de Louis XIV qui semblait déceler dans ce livre une mise en question de son pouvoir de monarque absolu, surtout à un moment (entre 1685 et 1715) où la dérive autoritaire qui s'imposait un peu partout dans le royaume battait son plein. Le Roi Soleil ne pouvait sans doute s'empêcher de réfléchir à la lecture de

certain passages de ces aventures du fils d'Ulysse rédigées par Fénelon pour instruire son disciple, le propre petit-fils du monarque, et l'initier dans les tâches du bon gouvernement. Mais s'agissait-il vraiment d'envisager les tâches futures du duc de Bourgogne quand il monterait sur le trône⁷ ou était-ce plutôt une critique plus ou moins voilée sur la situation politique du royaume de France lorsque Fénelon, moyennant les mots de Mentor, fait l'éloge du grand roi Sésostri et critique les monarques qui fondent leur pouvoir sur la peur et la tyrannie ? (Fénelon 1968 : 83).

- 10 Mais s'il est certain que le discours politique de Fénelon aurait pu éveiller les soupçons de l'Inquisition espagnole de la même façon qu'il put faire réagir Louis XIV, je ne crois pas qu'il ait été déterminant pour jeter l'interdit sur *Les aventures de Télémaque*. Son discours utopique et « sain » dans le sens de Francisco María de Silva pouvait plutôt servir d'argument pour faire obstacle à certaines positions, jugées plus radicales et dangereuses, qui commençaient à se propager au nord des Pyrénées. C'était plutôt une certaine atmosphère d'invitation au plaisir et de mollesse tentatrice (livres IV, V et VI⁸), conjointement avec la présence d'un mysticisme cher à Fénelon, ce qui pouvait attirer la méfiance d'une institution qui se souciait surtout des « déviations morales et théologiques ». Tout cela, sans parler de la facture encyclopédique du *Télémaque*, à un moment où le mot « encyclopédie » avait, dans les milieux les plus arriérés de la société espagnole, des connotations fortement négatives⁹.

- 11 Mais le Saint-Office aurait pu se vanter, à partir de sa propre logique, que sa méfiance devant cette atmosphère, voluptueuse et mystique en même temps, qui entoure les *Aventures de Télémaque* n'était pas si mal fondée, si elle avait connu l'anecdote que rappelait cinquante ans plus tard l'écrivain Blanco White¹⁰. Il évoque précisément le moment de son enfance où il a découvert le livre de Fénelon. Un livre que, d'après son propre aveu, il arriva à apprendre presque par cœur et qui le porta à la première crise spirituelle de sa vie, lui provoquant les premiers doutes et des scrupules de conscience (Gil Fernández 1997 : 608). La lecture des aventures du fils d'Ulysse avait mis devant ses yeux le monde splendide et brillant des dieux païens, un monde qui l'avait fasciné et qui le poussait à se poser des questions quelque peu inquiétantes à propos de la religion¹¹:

But here I must return to a much earlier period of my life, which I do the more willingly, because I shall have the opportunity of correcting a lapse of memory, in regard to the books which I read in my childhood. When mentioning that subject I forgot a Spanish translation of Fenelon's *Telemaque*, which my father had among a very small collection, perhaps not half a dozen, of books. I read it indeed so often, when only six or seven years old, that I knew it almost by heart. The effect it had upon my imagination was very powerful. Nor did it confine its influence to that faculty. It is a curious fact, that my first doubt of the truth of Christianity originated in that book, before I was full eight years of age. My recollection of every circumstance connected with that transient doubt is quite perfect ; my delight in the descriptions of the sacrifices offered to the gods was intense. I felt besides a strong sympathy with principal personages of the story ; the difference between their religion and my own struck me very powerfully, and my admiration of their wisdom and courage suggested the question, why should we feel so perfectly assured that those who worshipped in that manner were wrong ? (Blanco White 1845 : 18).

- 12 Voici des effets que sans doute Fénelon n'avait pas prévus au moment de rédiger ce livre qui devait servir à l'instruction du duc de Bourgogne et de ses deux frères. Il ne pouvait envisager qu'un jour, presque cent ans après, la lecture des aventures de son héros pouvait faire chanceler la foi de son très jeune lecteur espagnol. Il se serait même

scandalisé devant une telle possibilité. Mais l'intransigeance propre au Saint-Office savait bien tenir ses censeurs aux aguets et se méfier de ce qu'il considérerait des épanchements périlleux, à mi-chemin entre une spiritualité malade et une luxuriance des images destinées à chanter un âge d'or révolu (éloge de la Bétique) ou à évoquer le mirage des plaisirs (arrivée à l'île de Chypre). C'est pour cette raison que si on ne jetait pas l'interdit total sur l'ouvrage, les censeurs se hâtaient de l'expurger, en éliminant certains passages qu'on pouvait considérer plus ou moins nocifs à cause de leur ambiguïté même. Mais la découverte du *Télémaque* par le très jeune Blanco White ne restera pas là. Son étroite familiarité avec les aventures du fils d'Ulysse, au long de son long périple à travers la Méditerranée, aura d'autres conséquences que nous souhaitons souligner tout spécialement. Car c'est dans les pages de ce livre que le futur écrivain hispano-anglais fera ses premières armes pour apprendre le français. C'est sans doute le premier grand témoignage qu'on a en Espagne de cet emploi à but didactique de l'ouvrage de Fénelon, et ce n'est pas peut-être par hasard que cette circonstance coïncide à peu près dans le temps avec la publication de la grammaire de P. N. Chantreau¹², qui avait introduit dès 1781, dans sa grammaire française destinée aux Espagnols, des textes littéraires, entre autres, un extrait des *Aventures de Télémaque* (Fischer 1999 : 125). Reste à savoir ce qu'il y a de personnel, de spontané dans ce geste de Blanco White se servant de ce livre qu'il connaissait « presque par cœur » ou ce qui appartient à l'air du temps. En tout cas, il convient de lire le passage où il nous raconte cette expérience « française » de 1790, pendant sa première année à l'Université de Séville :

[...] the secret link in this case lies in the influence which my early acquaintance with translation of Fenelon's romance had in my obtaining a knowledge of French. Some time previous to my being introduced to Arjona I had borrowed *Telemaque* in the original. Without grammar or dictionary, and guided only by my acquaintance with the story, and the analogy of French to Latin and Spanish, I found that I made out the sense of most passages. My friend's recommendation to learn French, so as to read it with ease, found me already acquainted in a slight degree with that language, but now I determined to master it. Arjona¹³ had and odd volume of Racine's tragedies, which he lent me ; the interest of the story on which each play was founded, and which I used to make out before I entered into the details of the dialogue, induced me to read them frequently. At each reading I increased my knowledge of words and phrases ; in like manner I availed myself of every French book which I could borrow, till I became thoroughly acquainted with the language. I never had sufficient inducement, nor indeed means, to learn to speak it well ; but at the time when I left Spain I had read French so constantly for many years that I could write it tolerably well. (Blanco White 1845 : 20).

- 13 Voici en raccourci tout un « traité » pratique d'apprentissage des langues étrangères moyennant des textes littéraires, et spécialement, dans un premier temps, le *Télémaque*. Le jeune Blanco White fait toute une série de pas qui l'approchent peu à peu de la langue française : tout d'abord sa connaissance de l'histoire racontée, à travers la lecture d'une traduction, va l'aider tout particulièrement. Puis ce sera le rapprochement lexical et grammatical entre le français d'une part et l'espagnol et le latin de l'autre, en tant que langues apparentées qui l'aideront à avancer, le tout accompagné d'un travail constant d'acquisition de vocabulaire et de structures de la langue étudiée. Enfin, après le travail constant et la connaissance exhaustive de ce premier livre, le moment sera venu de s'intéresser à d'autres auteurs, à d'autres textes.
- 14 Les dernières réflexions de la citation de Blanco White (« Je n'ai jamais disposé de moyens pour parler bien le français... mais je l'avais lu pendant de longues années avec

tant de persévérance que je pouvais l'écrire assez correctement ») nous font douter sur la convenance de sa « méthode ». C'est pour dire la pertinence des affirmations de l'écrivain andalou ; il pose à sa façon la question majeure dans l'apprentissage d'une langue étrangère, mais ce qui importe ce n'est pas d'y répondre, mais de souligner le rôle de la traduction, et plus concrètement des traductions du *Télémaque*. C'est peu de temps après ces années où Blanco White s'efforce d'apprendre le français dans sa ville natale que la première traduction des *Aventures de Télémaque* en espagnol faite par un auteur connu paraît à Madrid. Et cela, près d'un siècle après la vieille traduction anonyme de La Haye, qui se publia, comme on l'a vu, de façon ininterrompue, entière ou plus ou moins abrégée selon les intérêts des imprimeurs ou les avatars de la censure. Mais entre 1797 et 1798 le moment est venu de la première traduction d'un auteur connu, qui se met, « en dilettante », à rendre en espagnol le texte de Fénelon. Il s'agit de José de Covarrubias¹⁴ dont la traduction¹⁵, malgré un certain succès de librairie, sera la cible des critiques implacables d'Antonio de Capmany¹⁶ (1742-1813), érudit, écrivain, traducteur et théoricien de la traduction. Et pourtant, malgré certaines faiblesses du texte de Covarrubias, il faut souligner sa connaissance du *Télémaque* et l'intérêt et la sympathie qu'il montre pour le texte de Fénelon. On est ici loin de la traduction conçue comme gagne-pain, du traducteur à la recherche exclusive du profit économique. Françoise Étienne (2001 : 268-269) tente d'interpréter les possibles raisons de Covarrubias pour entreprendre un travail de cette envergure, auquel il songeait d'ailleurs depuis très longtemps.

- 15 Si l'on croit les confidences faites par Covarrubias, dans l'avant-propos de sa traduction, il se serait lancé une première fois dans cette entreprise vingt ans plus tôt, pour y renoncer rapidement, conscient de ses insuffisances. Mais, ajoute-t-il, « je n'ai jamais cessé de lire et de relire cette oeuvre pour éduquer mon goût, et je la traduisis mentalement au fur et à mesure que je la lisais ». Cette étude ininterrompue du *Télémaque* expliquerait qu'il ait pu préparer la traduction, publiée en 1797, dans des conditions très particulières. Il prétend, en effet, l'avoir conçue en 1792, de mémoire et sans pouvoir la rédiger, puisqu'il était privé d'encre et de papier, lors d'un emprisonnement dont il n'indique ni le motif précis, ni la durée. La relation de J. de Covarrubias avec le *Télémaque* ne peut laisser de nous rappeler celle de Blanco White. C'est surtout la fascination que le texte de Fénelon exerce sur tous les deux qui va provoquer leur rapport avec le livre. Plus que le travail ponctuel du traducteur¹⁷, il nous intéresse de souligner ici la relation que Covarrubias, comme Blanco White et en général une bonne partie de ceux qui ont fréquenté en Espagne le *Télémaque*, ont maintenu avec l'oeuvre. Une relation faite d'attrait, de séduction, mais aussi d'ambiguïté, voire d'incompréhension. Bien sûr, on a lu et on a traduit le *Télémaque*, et il a plu, même dans des proportions non négligeables ; mais compte tenu de la situation sociopolitique de l'Espagne du XVIII^e siècle, où les rapports avec les livres provenant de l'étranger étaient spécialement ambigus, je ne sais pas s'il a été tout à fait compris et apprécié à sa juste valeur. En tout cas, ce sont les traducteurs de la fin du siècle qui s'approchent le plus de son véritable sens. C'est ce qu'essaye de faire le dernier traducteur espagnol du *Télémaque* au XVIII^e siècle, Agustín García de Arrieta¹⁸, lorsqu'il raisonne à propos de sa traduction :

Viendo el nuevo traductor que ninguna de las traducciones españolas de esta obra corresponde al mérito del original, ni ha llenado los deseos de los amantes de la pureza de nuestra lengua, determinó trabajar la presente con el cuidado y esmero

posible para que salga verdaderamente poética y castellana (García de Arrieta, 1799 : avant-propos).

- 16 Mais c'est encore J. de Covarrubias qui tâche de nous résumer le mieux les propos derniers du *Télémaque*, en nous signalant que deux préceptes guidèrent Fénelon : enseigner aux princes l'art de régner et rendre heureuses les nations, mais aussi parler avec pureté et élégance la langue française ; en tant que traducteur, il a voulu respecter ces deux buts (Covarrubias 1797-1798 : avant-propos).
- 17 Et c'est ainsi que grâce aux apports précieux de ces traducteurs de la fin du siècle (Aragón Fernández, 1991 : 531-539) et une fois dûment endigué, l'ouvrage de Fénelon deviendra, en Espagne comme ailleurs, un fournisseur de morceaux choisis ; le *Télémaque* entrera définitivement alors dans le cadre scolaire et sera un instrument majeur de l'enseignement du français et cela pratiquement jusqu'au début du XX^e siècle. Au règne des amateurs, des dilettantes, des hommes éclairés, voire des pédagogues et des moralistes du XVIII^e siècle succède donc au XIX^e siècle celui des maîtres et professeurs de français, des auteurs de manuels, en somme des « professionnels de l'éducation ».

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

Textes

BLANCO WHITE, José María (1845), *The Life of the rev. Joseph Blanco White ; written by himself with portions of his correspondance*, 3 v., London, John Chapman, v. 1.

FÉNELON (1699), *Les aventures de Télémaque*, Paris ; éd. consultée : Paris, Garnier Flammarion, 1968.

----- (1713), *Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises*, traduction anonyme, La Haye, Adrian Moetjens [1 carte, 10 estampes].

----- (1723), *Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises, continuación del libro IV de la Odisea de Homero*, Madrid, Francisco del Hierro [10 gravures d'Irala ; traduction anonyme de La Haye, attribuée à F. Medel]. [la même traduction anonyme se répète : Paris, 1733 ; Bruxelles, 1733 ; Anvers, 1742, puis avec une présentation différente] :

----- (1758), *Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises*, Madrid, Joachin Ibarra, 2 v., illustré [réimpression en 1941].

----- (1768), *idem*, Barcelona, Thomas Piferrer, 2 v., illustré ; édition très répandue en Catalogne [réimpression en 1940].

----- (1777), *idem*, Madrid, J. Ibarra, 2 v. [1 carte, 12 gravures d'Andrés Muele].

----- (1780), *idem*, Anvers, De Tournes, 1780, 2 v., illustré [une autre édition en 1789].

- (1780), *idem*, Barcelona, Francisco Suria y Burgada, 2 v. [12 estampes].
- (1787, et 1793), *idem*, Madrid, Impr. Benito Cano, 2 v. [les mêmes estampes d'Ibarra de 1777].
- (1793), *idem*, Madrid, Impr. de la Viuda e hijo de Marín, 1793 [12 estampes] (réimpr. en 1922).
- (1797-1798), *Aventuras de Telémaco*, traduites et publiées par Josef de Covarrubias, Madrid, Imprenta Real, 2 v.
- (1798), *Comentarios con glosas críticas y joco-serias sobre la nueva traducción castellana de las aventuras de Telémaco*, écrits et publiés par A. de Capmany, Madrid, Sancha.
- (1799), *Aventuras de Telémaco*, nouvelle traduction castillane accompagnant le texte original, par D. Agustín García de Arrieta, Madrid, Impr. de Benito Cano, 4 v. [il n'en a été publié que le premier].

Études

- ÁLVAREZ BARRIENTOS, J. (1991), *La Novela del siglo XVIII*, Madrid, Ediciones Júcar.
- ARAGÓN FERNÁNDEZ, M^a Aurora (1991), « Una teoría de la traducción en el siglo XVIII : Covarrubias », in DONAIRE/LAFARGA dir., 531-539.
- DEFOURNEAUX, Marcelin (1963), *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII^e siècle*, Paris, PUF.
- DONAIRE, M^a Luisa, LAFARGA, Francisco, éds. (1991), *Traducción y adaptación cultural : España - Francia*, Oviedo, Universidad de Oviedo.
- ÉTIENVRE, Françoise (2001), *Rhétorique et patrie dans l'Espagne des Lumières*, Paris, Champion.
- GARCÍA CÁRCCEL, Ricardo, et al. (2002), *Historia de España. Siglo XVIII. La España de los Borbones*, Madrid, Cátedra.
- GIL FERNÁNDEZ, Luis (1981), *Panorama social del humanismo español (1500-1800)*, Madrid, Tecnos, éd. consultée : 1997².
- HAZARD, Paul (1961), *La crise de la conscience européenne* (2 v.), vol. I, Paris, Gallimard « Idées NRF ».
- MENÉNDEZ PELAYO, Marcelino (1880-1882), *Historia de los heterodoxos españoles*, v. II, Madrid ; éd. consultée : Madrid, CSIC, 1992.
- (1882-1891), *Historia de las ideas estéticas en España*, v. II, Madrid ; éd. consultée : Madrid, CSIC, 1994.
- PÉREZ, Joseph (1996), *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996 ; éd. consultée : Barcelona, Círculo de Lectores, 2000.
- SARRAILH, Jean (1954), *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Klincksieck.

NOTES

1. De toute façon, on ne peut oublier qu'en 1699, la même année de la parution des *Aventures de Télémaque* en France, on en publiait une édition en français à Madrid, comme il fut aussi le cas dans d'autres grandes villes européennes. Il est évident que les livres en langue originale, contrairement aux traductions, s'adressaient à un public plus minoritaire, et n'avaient pas les mêmes restrictions que celles-ci. En tout cas, l'interdiction de circulation de livres publiés à

l'étranger (en espagnol ou dans une autre langue), depuis la pragmatique promulguée par Philippe II en 1558, portait à imprimer en Espagne, sous des conditions très strictes, certains ouvrages en langue originale.

2. P. Hazard cite H.J. Reesink, *L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande*, 1931.

3. Une question est soulevée à propos de cette première traduction publiée en Espagne. Elle a été même attribuée à un auteur, Francisco Medel. Mais une analyse approfondie des textes de La Haye (1713) et de Madrid (1723) nous montre qu'il s'agit d'un texte identique qui a subi quelques modifications intéressées avant l'édition madrilène. À ce sujet, nous partageons le même avis que J. Álvarez Barrientos qui considère que toutes les traductions publiées jusqu'en 1797 doivent être considérées anonymes, et qu'elles ne font que répéter, avec certains remaniements, la traduction de La Haye

4. Le Séminaire des Nobles était un établissement où devaient se préparer les futures élites du Royaume. Ce fut, d'ailleurs, la première institution scolaire à inclure la langue française comme matière obligatoire dans son programme d'études.

5. Pseudonyme du noble Pedro Francisco Jiménez de Góngora y Luján, marquis d'Almodovar, qui fut successivement (entre 1762 et 1779) ambassadeur d'Espagne à Saint-Petersbourg, à Lisbonne et à Londres, puis finalement à Paris à partir de 1780. Grand connaisseur de la littérature « philosophique » française, ses écrits servirent à diffuser les idées éclairées en Espagne.

6. Dix missives sur l'état des lettres en France.

7. Ce qui finalement n'aurait jamais eu lieu car, comme on le sait, le duc de Bourgogne mourut en 1712, sans que les vœux de Fénelon pussent s'accomplir.

8. Arrivée de Télémaque à l'île de Chypre ; invitation au plaisir de la part de Cupidon et de Vénus ; résistance du jeune héros à la volupté ; colère de Vénus ; séduction de Calypso.

9. En 1747, le Saint-Office avait inclus dans son catalogue de livres français condamnés, le *Dictionnaire philosophique et critique* (1697) de P. Bayle ; puis en 1759 *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1754-), et sept ans plus tard le *Dictionnaire philosophique portatif* de Voltaire (1764) [Defourneaux, 1963 : 169-171].

10. C'était le pseudonyme littéraire de l'écrivain andalou José María Blanco y Crespo (Séville 1775-Liverpool, 1841). Son grand-père paternel était un commerçant d'origine irlandaise qui s'était installé à Séville, où était né le père de notre écrivain. Le vrai nom de famille de son grand-père était White, mais il le traduisit en espagnol (Blanco). Curieusement, quand Blanco White s'installa en Angleterre dans la seconde décennie du XIX^e siècle, il ne fit que récupérer l'ancien nom de sa famille paternelle tout en maintenant sa traduction espagnole, dont il s'était servi depuis son enfance. Quant à sa mère, elle appartenait à une famille andalouse de vieille souche (Crespo).

11. Blanco White, qui était prêtre catholique jusqu'à ce qu'il quittât l'Espagne vers 1815 et s'installât en Angleterre, embrassant alors l'anglicanisme, écrivit son œuvre littéraire en espagnol et en anglais. Mais une bonne partie de sa correspondance, particulièrement celle qui concerne son autobiographie fut écrite en anglais (langue qu'il connaissait bien depuis son enfance en raison de son origine irlandaise) et publiée à Londres en 1845, quatre ans après sa mort, sous le titre de *The life of the Rev. Joseph Blanco White, written by himself ; with portions of his correspondence*.

12. *Arte de hablar bien francés o Gramática completa dividida en tres partes*, Madrid, 1781, 1^{ère} édit. ; 1786, 2^e édit.

13. Il s'agit de Manuel María Arjona (Osuna 1771-Madrid 1820), poète et grand connaisseur de la culture française. Blanco White s'était lié d'amitié avec lui à l'époque où tous les deux étudiaient à l'Université de Séville.

14. Membre de l'Académie de Sainte-Barbe ; magistrat à la Surintendance Générale de Police de Madrid.

15. *Aventuras de Telémaco, hijo de Ulises*, Madrid, Imprenta Real, t. I, 1797 ; t. II, 1798).
 16. *Comentario con glosas críticas y joco-serias sobre la nueva traducción castellana de Las aventuras de Telémaco* (Commentaire avec des gloses critiques, comiques et sérieuses sur la nouvelle traduction castillane des *Aventures de Télémaque*).
 17. Pour Étienvre (2001 : 269), les sources théoriques de Covarrubias, comme celles en partie de Capmany, il faut les chercher dans les « Observations sur l'art de traduire » de D'Alembert.
 18. *Aventuras de Telémaco*, édition bilingue, avec illustrations et notes historiques, mythologiques et géographiques, 4 volumes, Madrid, Imp. de Benito Cano, 1799. En réalité, il ne parut finalement que le premier volume.
-

RÉSUMÉS

Comme partout ailleurs en Europe, le *Télémaque* de Fénelon eut une présence incontestable au sud des Pyrénées. Tout au long du XVIII^e siècle, l'ouvrage de l'évêque de Cambrai sera en Espagne un atout de la culture française : il fut lu, traduit, utilisé comme instrument pédagogique et moral, puis devint un outil fondamental pour l'enseignement du français. Mais, malgré cette présence indiscutable (le nombre d'exemplaires du livre présents dans les bibliothèques espagnoles en témoigne), il y a quelque chose qui fait de cette réception espagnole du *Télémaque* un cas particulier en Europe, compte tenu de la réalité religieuse, sociale et culturelle de l'Espagne de l'époque.

As it happened in many other European countries, Fénelon's *Telemachus* had an undeniable role in the South of the Pyrenees. Throughout the 18th century, in Spain, the Bishop of Cambrai's work became an essential characteristic of the French culture. His work was read, translated and even used as a pedagogical and moral hallmark. Later on, it became a basic tool for the teaching of the French Language. Nevertheless, in spite of that undeniable presence (we can find evidence in the great number of copies of his work in the Spanish libraries) there is something that makes the existence of this work an exceptional case in Europe. This has to do with the religious, social, and cultural atmosphere that Spain was experiencing at that time.

INDEX

Keywords : Telemachus, Fénelon, secondary education, translations and editions of Telemachus in Spain, XVIIIth century, Spain

Mots-clés : Aventures de Télémaque, Télémaque, Fénelon, enseignement secondaire public, traductions et éditions de Télémaque en Espagne, Blanco White (Jose María), XVIII^e siècle, Espagne

AUTEUR

JUAN FRANCISCO GARCÍA BASCUÑANA

Université Rovira i Virgili – Tarragona